

Martine Menès

Le sujet désire-t-il ce qu'il veut ?

Cette question m'est venue à propos d'un phénomène relativement récent et prenant une ampleur notable, dans les médias entre autres, et ce pas qu'en France. Je parle d'une « épidémie » d'enfants, jeunes, parfois pré-pubères, qui s'autodésigneraient de l'autre sexe que celui attribué à leur naissance.

Que se passe-t-il ? Nous sommes dans un siècle où l'information rapide et généralisée a pris le pas sur les transmissions partagées. Le discours capitaliste, avec son culte de l'image et du « tout est possible », domine le discours du maître. Les informations sont diffusées par de multiples réseaux et entrent dans les esprits sans que les sujets en prennent vraiment conscience, un peu comme les messages subliminaires utilisés dans la publicité. La conformité des pensées, les modalités pour s'exprimer, les croyances généralisées modélisent le discours et les comportements qui vont avec. L'imposition d'un discours unique, censé entre autres ne pas être sexiste, n'est pas sans évoquer la novlangue que George Orwell décrit dans son livre *1984*, ou la langue totalitaire décryptée par Klemperer à propos de la manipulation de la langue allemande et qui fut largement diffusée par les radios entrées nouvellement dans les foyers. La visée de ces manipulations linguistiques est de modifier « toute une culture, tout un mode d'existence, qui se transforme à l'image de cette langue ¹ ».

Dans le domaine de la santé mentale, l'extension du diagnostic de dysphorie de genre est dans la logique des « modes » successives et rappelle un phénomène apparu il y a quelques années à propos des diagnostics. Jusque-là ils se décidaient après mûre réflexion, et restaient dans le champ privé du sujet concerné, de son entourage et des soignants. Puis il y a eu une épidémie de dépression, ce plutôt pour les adultes ; ensuite d'autisme, surtout chez les enfants. N'importe qui s'autorise désormais à faire cette sorte de diagnostic devenu quasi banal, par exemple une institutrice devant un enfant mutique. Le moindre comportement d'isolement, de phobie,

d'inadaptation au système scolaire, ou l'instabilité confondue avec l'agitation angoissée de certains autistes, mènent à ce diagnostic sauvage.

Et même l'échec scolaire se trouve transformé, par une manœuvre qui m'échappe encore, en signe de haut potentiel intellectuel. Ainsi, il est devenu courant d'être satisfait d'avoir un enfant atteint d'autisme d'Asperger qualifié d'autisme savant, ignorant au passage qu'Asperger sélectionnait les enfants dans les camps d'extermination nazis pour ne garder que les plus « intelligents » et envoyer les autres à la mort.

Quant à la dysphorie de genre, il suffit qu'un petit, parfois très jeune, 4 ou 5 ans, annonce qu'il n'est pas de son sexe anatomique déclaré pour que sa parole soit prise à la lettre et entraîne parfois des conséquences y compris physiologiques avec des traitements hormonaux précoces bloqueurs de puberté.

Cette nouvelle épidémie est rendue possible par les avancées de la médecine qui repoussent les limites du réel et qui permettent d'intervenir directement sur les corps, ou plutôt sur les organismes, pour obtenir des réassignations de sexe. Cela renvoie, remarquons-le, à une logique binaire de la différence des sexes, pourtant largement dénoncée par les militances *trans*. Cette démarche de possibilité de modification sexuelle est compatible avec le discours capitaliste, qui promet l'objet du désir, ou plutôt de la demande, immédiat.

Par ailleurs, sur le plan juridique, n'est-ce pas paradoxal qu'une relation sexuelle pour être considérée consentante doit attendre l'âge de quinze ans alors qu'un changement de sexe pourrait être entériné dès l'âge de huit ans ² ?

Identification collective

Ce qui semblait acquis face à des actes comme le suicide d'un jeune, soit le risque épidémique d'imitation qui pouvait entraîner une série de suicides dans une classe ou dans une école, n'a pas réussi à alerter les adultes sur le penchant identificatoire à l'autre de tout jeune sujet encore en quête d'identité. Ce que pourtant la psychanalyse a formalisé depuis Freud dans la troisième identification, celle motivée par un trait commun. Elle est imaginaire, repose sur une communauté supposée d'affect, et amène chacun(e) à disparaître sous un désir commun, agalmatique. Dans cette « répercussion infinie du désir sur le désir ³ », il faut reconnaître un mode hystérique de lien, dont on peut faire l'hypothèse que dans une culture vouée à la satisfaction immédiate et où l'envie (vouloir) prend le pas sur le désir, il est devenu dominant.

Or, que relaie le discours devenu courant qui fait fonction de trait d'identification banal, et qui occupe le vécu quotidien des jeunes, y compris des plus jeunes ? Que chacun a le choix de son sexe biologique, ce qui serait valable aussi pour les enfants. Les réseaux sociaux envahissant la vie, mode privilégié et parfois exclusif des relations juvéniles, proposent des modèles prêt-à-porter. Ils priment sur le discours familial et environnemental proche, qui de toute façon lui aussi est contaminé. Ils se présentent comme une solution au malaise très fréquent dans le passage inquiétant de la liberté sous surveillance de l'enfance à la responsabilité solitaire de l'adulte. L'isolement est à la fois rompu et en même temps exacerbé par la prédominance de cette communication désincarnée. L'expansion des relations là encore sans limite, des centaines d'« amis », toutes virtuelles qu'elles soient, donne un sentiment d'appartenance, d'intégration, et entretient l'illusion de briser la solitude, ce dont Clara, 15 ans, témoigne : « J'avais l'impression que je n'étais pas une fille, le genre de fille qui s'épile et qui aime le maquillage. Une "fille-fille" comme sur Instagram ! Donc, je me suis dit que j'étais un gars... Quand j'y repense, ça me donnait aussi le sentiment d'être entourée. C'est très *fun*. Quand tu fais ton *coming out*, tu as *full* de support. Les autres *trans* sur Internet te disent : "Bravo, on est avec toi." J'aimais ça, ce côté-là, appartenir à un mouvement, parce qu'à l'école, ce n'est pas si facile d'être reconnue, appréciée ⁴. »

Judith Butler, invitée à intervenir à l'EPFCL en mars 2009, a fait une déclaration de bon sens, reconnaissant que l'hésitation face au choix de la sexuation peut se présenter comme une demande d'écoute, un appel à l'A/a/utre. Je la cite : « L'identification trans genre (est) une fantastique demande relationnelle. Les identifications sont des pratiques d'adresse : "qui écoute ? qui est là ⁵ ?" » Elle situe la souffrance de genre dans le registre de la mélancolie. C'est dire que cette « madone » des *queers* n'est pas sans ignorer la détresse des sexes, ce qui est rabattu dans le discours *trans* uniquement sur le contexte socioculturel.

Entre vouloir et désirer, le passage par la demande

L'approche psychanalytique permet de ne pas prendre la demande à la lettre et de mettre l'accent sur l'écart entre désirer et vouloir, ce qu'à l'occasion n'importe qui a pu remarquer dans ce que l'on appelle la vie courante. Par exemple, elle veut maigrir mais grignote toute la journée, il veut être un père pas comme le sien mais s'agace pareillement face à la vitalité de son fils.

Le désir surgit dans l'écart entre le besoin et la demande à l'Autre et de l'Autre. Par exemple, le besoin originaire de la faim rencontre la demande de l'Autre : « Accepte ce que je te donne. » Il y a toujours un écart d'où s'origine le désir du sujet. Lacan précise que « primitivement l'enfant dans son impuissance, se trouve entièrement dépendre de la demande, c'est-à-dire de la parole de l'Autre, qui modifie, restructure, aliène profondément, la nature de son désir ⁶. » Dès lors, le risque pour le sujet est de confondre son désir et la demande de l'Autre.

Si le désir vient originellement de l'Autre qui donne les mots pour dire, les signifiants fondamentaux, la responsabilité du sujet bien que déterminée est de construire son propre désir. C'est ainsi, je crois, que l'on peut comprendre la remarque de Lacan à la fin de *L'Éthique*, à la séance du 29 juin 1960 : « La seule chose dont on puisse être coupable est d'avoir cédé sur son désir ⁷ », désir qui reste alors indexé à la demande de l'Autre. Le désir du sujet s'articule certes à partir du désir de l'Autre, mais il doit s'en dégager.

De ce fait, la question pour le sujet est d'identifier ce que de son désir il ne veut pas, de dégager ce qui de son désir reste aliéné à l'Autre. Dans « Remarque sur le rapport de Daniel Lagache », Lacan précise : « C'est comme ce qu'il a été pour l'Autre dans son érection de vivant [...] que le sujet est appelé à renaître pour savoir s'il veut ce qu'il désire ⁸. »

L'enfant jouisseur polymorphe

Venons-en à la question de départ. Je suis frappée par la méconnaissance généralisée de tout ce qui concerne les spécificités de la sexualité infantile dont la mise au jour à l'époque de Freud avait fait scandale. À croire que le socius, y compris celui censé être le mieux informé, d'une part ne supporte toujours pas l'idée que l'enfant soit un pervers polymorphe, et d'autre part préfère croire à la désexualisation pacifique de ladite période de latence, qui serait le calme plat après la tempête.

La vie sexuelle du petit pervers polymorphe consiste d'abord en relations directes et multiples à la jouissance, relations organisées autour des zones érogènes de son corps : il avale les signifiants (pulsion orale), il rejette ce qui lui déplaît (pulsion anale), il écoute (pulsion invocante), il regarde parfois si intensément que le regard d'un bébé peut gêner (pulsion scopique). De cette distribution de la jouissance pulsionnelle il restera toujours des marques. Mais l'enfant qui atteint l'âge de raison, que l'on situe en France à 7 ans, sait qu'il y a un autre domaine de jouissance qui lui échappe. D'autres sensations émergent, et l'enfant sait que les réponses des théories

sexuelles infantiles qu'il avait élaborées pour s'expliquer les questions de la sexuation, de la différence des sexes, de la naissance, de la sexualité des adultes sont fausses.

Le désir de savoir, de comprendre, pousse le jeune sujet à la curiosité, qui peut s'étendre à tous les domaines. Démarre alors ce que Freud appelle la période de latence qui couvre toute l'époque de l'école primaire, soit l'époque des apprentissages fondamentaux. Il est possible de faire l'hypothèse que les difficultés scolaires qui apparaissent souvent à ce moment ont à voir avec des difficultés psychiques pour aborder cet impossible à savoir que sont le désir, la jouissance, la sexualité au sens large.

Passé l'âge de la dépendance absolue aux figures parentales, l'enfant devient discret avec les adultes. Il fait silence sur ses cogitations et sur ses expériences. Il préfère continuer dans l'anonymat des cours de récréation à essayer de comprendre les mystères, essentiellement des sexes. Cette pudeur radicale couvre, dit Lacan, l'impossibilité de savoir qui concerne le sexe (aucun savoir sur la jouissance n'est transmissible, il n'y a pas de possibilité d'apprentissage). Le jeune sujet a été confronté durant l'enfance à la question de la sexualité, de la différence des sexes, des âges, au mystère de la reproduction. Maintenant, il réalise le caractère intime de la sexualité, il revisite son lien à ses parents. La question de l'identité sexuelle s'actualise : « Comment être un garçon, comment être une fille ? » L'Autre, le discours social, familial, culturel, propose des modèles imaginaires auxquels s'identifier et qui peuvent pour un temps satisfaire l'enfant « latent » qui se rassure en adoptant des comportements genrés, comme on dit maintenant, où l'identification à l'image est dominante, comme dans le premier temps du stade du miroir où « je » est d'abord un autre.

Je est un autre

Pour approcher ce qui se passe à la période de latence, il n'est pas inutile de rappeler le stade du miroir, qui se déroule à peu près entre 6 et 18 mois. Lacan en fait le moment où l'enfant s'identifie à l'image de son corps, image perçue dans un premier temps comme celle d'un autre, potentiellement concurrent. L'image du petit autre dans le miroir fonctionne comme un double et comme un semblable, tour à tour enviable et inquiétant, moi idéal dit Lacan reprenant Freud qui situait là le narcissisme primaire.

Chez le jeune enfant, cette indistinction entre moi et autre est repérable dans les conduites de transitivisme, bien connues du personnel de crèche. Un bébé en mord un autre, qui se met à pleurer. Le bébé mordeur se met à son tour à pleurer, apparemment sans raison, si ce n'est celle de se

mettre à la place de l'autre. Et il n'est pas rare que, pour la même cause, les bébés spectateurs se mettent à leur tour à hurler.

Le petit humain gardera à l'égard du semblable toujours un peu rival une méfiance nuancée, une agressivité larvée, avant d'arriver à la capacité de négociation et de partage. Cette haine fraternelle est à la base du lien social, dont on comprend dès lors mieux la fragilité. Et l'on sait bien que les guerres fratricides sont les pires.

Ce premier temps d'identification doit être corrigé par un temps deux, l'introduction du symbolique, faute de quoi le sujet comme le Narcisse de la mythologie grecque pourrait disparaître dans la fascination de lui comme autre et/ou dans la haine du semblable.

C'est dans un deuxième temps que l'enfant se déduit dans l'image qu'il perçoit. Il reconnaît d'abord l'autre qui le tient dans les bras. À condition de faire l'hypothèse de sa possibilité de décompléter cet autre, il se découvre par une opération logique de soustraction : il est ce qui dans le reflet se détache de l'autre. Il faut cependant que la parole de qui représente dès lors l'Autre avec un grand A confirme cette opération de soustraction et fasse tiers entre le sujet et son image, l'arrachant à la captation par l'image du moi idéal (i(a)) en lui proposant un trait d'identification idéale, l'idéal du moi (I(A)). « Oui, c'est bien toi. Tu es cela, tel que je t'ai désiré. » L'aliénation dès lors n'est plus seulement à l'image du semblable-intrus, mais elle se double de l'aliénation au désir de l'autre. L'idéal du moi va venir affecter le narcissisme fragile du moi idéal. L'enfant va essayer d'être ce qui le rend aimable.

Il y a donc dans cette tranche de vie un fondement double de l'identification à un autre : d'une part le semblable, d'autre part l'enfant rêvé du parent. Ce sont ces traits qui se réactivent à la période de latence et que l'on pourrait retrouver dans la tentation d'être un autre.

La période de latence est traversée par les restes de ce désir d'être un autre. Le dictionnaire définit la latence comme un état de ce qui existe de manière non apparente mais peut, à tout moment, se manifester par l'apparition de symptômes. De fait, l'enfant se tait sur ses rêveries, ses expériences vécues (dits « jeux sexuels » par les adultes et interprétés parfois comme des agressions) où il cherche à savoir ce qu'il en est des réalités sexuelles. Un exemple de malentendu : une petite fille d'environ 9 ans arrive dans mon bureau, accompagnée d'une mère en plein désarroi la sommant (l'assommant ?) de me dire la vérité. La révélation de jeux sexuels entre enfants dans la cour d'école, avec des enfants de sa classe et non sans la présence des autres enfants et des surveillants, lui vaut une avalanche de questions qui donnent, à l'insu de celui qui les pose, les mots pour répondre.

L'enfant, elle, ne sait pas nommer les impressions qu'elle a eues, l'éveil sensuel qui oriente sa curiosité bien loin des fictions enfantines.

L'enfant, disent les parents, est traumatisée : elle broie du noir, a mal au ventre, ne travaille plus à l'école. Mais elle, que dit-elle ? Elle parle des faits, ils sont sans plus d'envergure que n'importe quel jeu de papa-maman ou de docteur, et font pourtant deuxième temps du trauma. La curiosité un peu trop insistante des adultes y a sa part. Elle s'interdit de dire que son petit fiancé, elle l'aimait bien, qu'elle voulait qu'il lui « fasse ça », c'est sa formule pour parler d'une sexualité qui lui reste énigmatique tout en la découvrant. Elle ne sait plus ce qui est bien ou mal, elle est envahie par un éveil sexuel, *l'éveil du printemps* disait Wedekind, qui l'angoisse.

Pourquoi l'événement en soi assez banal est-il devenu si honteux ? Parce qu'il révèle un intérêt sexuel peu compréhensible, attaché aux images parentales. Un rêve donne une version œdipienne assez brute : elle est la « poupée » de son père, tandis que sa mère est exclue. Elle construit un scénario à partir d'un événement récent où un ami des parents lui donne une tape affectueuse. « J'ai pensé à son sexe, ça m'a donné mal au ventre ; il n'y a que mon père qui a le droit [de me gifler] », dit-elle. On voit la proximité avec le scénario freudien « Un enfant est battu », dont Freud n'a pas tiré les conséquences pour réviser sa théorie du silence de la période de latence. Ce recours au père, trop ouvertement œdipien pour être pris sans quelque réserve, recouvre le désir incestueux au sens analytique du terme, celui qui s'adresse à la mère. Si la fillette énonce, dans la culpabilité et la crainte, ses fantaisies hétérosexuelles, elle n'est saisie de honte qu'à l'évocation de sa relation avec sa mère. « Ça fout la honte », me dit-elle.

Nous sommes loin du sommeil léthargique de la Belle au bois dormant ⁹, représentation littéraire de la période de latence imaginée par les adultes.

Les jeux sexuels entre enfants, comme les jeux des semblants, viennent pour essayer de deviner ce qu'il en est du désir de l'autre ; les déguisements en particulier permettent à l'imagination de se déployer, de croire savoir ce qu'est l'autre sexe sous cette robe de princesse ou cet habit de pirate. L'enfant est un performateur qui crée son rapport au monde, y compris sa sexuation, dans un jeu renouvelable. Si l'entourage parental, social, scolaire, entérine comme vrai et définitif le jeu, l'enfant risque d'être saisi comme sur une photo, capturé, dans une identification qui n'était qu'imaginaire. Le prendre à la lettre surtout quand il s'agit d'un enfant prépubère, c'est le condamner à être prisonnier de ce qui n'est pas encore son propre fantasme mais éventuellement celui de l'autre.

Par exemple ce petit garçon de 5 ans à peine dont parle une jeune clinicienne en contrôle et que les parents habillent systématiquement en fille, car il adore se déguiser avec des robes de princesse. Les robes de princesse ne sont pas des habits de fille, ni de garçon d'ailleurs, ce sont des robes de princesse, c'est tout. L'habit ne fait pas le moine, et il ne faut pas oublier que jusqu'à il y a deux générations les garçons étaient habillés jusqu'à 4 ou 5 ans en robe ! J'ai des photos de mes grands-oncles qui en témoignent. Alors, pourquoi extrapoler en concluant au désir de l'enfant de changer de sexe ? Être grand veut dire pouvoir faire comme les grands. Tout le jeu avec les semblants : « je serais... pompier, maîtresse », avec les déguisements, avec les investissements dits de l'autre sexe, avec les jeux « sexués », etc., sont des éléments de la recherche de son identité y compris sexuelle qui se définira progressivement à partir de la puberté. L'enfant joue à être mort, à être grand, à être adulte, à être l'autre, garçon si fille, fille si garçon.

Que dit Marianne, fillette de presque 9 ans qualifiée de « garçon manqué », expression dont le contraire pourrait être « fille réussie » mais qui fige un état qui désormais la désigne ? Elle vient voir l'analyste précédée par le discours parental qui la décrit comme triste, un peu isolée car elle ne joue pas avec les filles, et les garçons ne veulent pas d'elle dans leurs jeux. Ils se plaignent aussi du fait qu'elle ne leur dit rien (effet de la pudeur pas toujours partagée par les grandes personnes !). Ils se demandent si elle ne préférerait pas être un garçon.

À l'analyste, elle parle de sa passion pour le foot et de sa tristesse d'être dévalorisée car elle est une fille. Pourtant, dit-elle, elle joue aussi bien qu'un garçon. Et puis, très affligée, elle parle des humiliations qui viennent en particulier d'un garçon, fils de voisins amis des parents, garçon qu'elle aime particulièrement et dont elle attend plus de considération. En fait, elle a déjà un vrai chagrin d'amour.

Il faut noter ici que les demandes de changement de genre concernent de plus en plus de jeunes filles : 75 %¹⁰. Pourquoi tant de filles entrant dans la puberté voudraient-elles être des garçons ? Pour d'autres raisons que pour obtenir cet organe que beaucoup de fillettes envient. Celle-ci, 4 ans environ, voit son frère faire pipi debout. Elle demande à sa mère : « Quand est-ce que ça va pousser ? », cet organe si pratique ! Une autre, 3 ans, chante : « Arthur (son frère) il a pas de zizi. » Sa mère la contredit et, tentant une petite explication sur la différence des sexes, elle est interrompue par la déclaration décidée de la fillette : « On va en acheter un » ! Clair exemple de l'assimilation précoce du discours capitaliste qui ne connaît aucune limite.

Comme Marianne, la plupart ne désirent pas au fond être des garçons, mais elles veulent échapper à la condition féminine, aux stéréotypes de la féminité, aux impératifs domestiques, aux difficultés sociales et relationnelles qu'elles constatent. Et surtout être une femme reste une construction solitaire, sans modèle universel transmissible. Pas de mode d'emploi, chacune doit s'inventer.

Alors, vouloir être un garçon pour une fille ne veut pas dire désirer être un garçon. Et vouloir être une fille pour un garçon ne se résume pas non plus à le désirer. Guillaume Gallienne, auteur de *Les Garçons et Guillaume, à table !*, témoigne de sa prise dans un discours l'écartant de son sexe d'état civil. Petit, il adopte tous les semblants de la mascarade féminine et il est considéré par ses frères et par sa mère comme une fille. Devenu adulte, il choisit d'être un homme, il devient un excellent acteur, ce qui n'est sans doute pas un hasard car dans le fond il a joué la comédie toute son enfance. Il réussit à s'écarter d'une position d'origine d'incarner le désir de l'Autre (ici supporté par une diffraction familiale d'autres) pour réaliser ses propres vœux, dégager son désir de la soumission infantile.

Position de l'analyste

Quelle peut alors être la position des psychanalystes devant les modifications notables des liens sociaux, des discours qui les supportent, des comportements qu'ils suscitent ?

Juger au sens moral ou normatif, regretter l'ordre ancien, conduit à un point de vue idéologique antinomique à l'éthique de la psychanalyse. C'est ce que les divers mouvements soutenant la « liberté » de choisir son sexe dénoncent, condamnant la psychanalyse comme porteuse d'une doctrine passéiste et réactionnaire.

Pourtant, Lacan n'a pas attendu les théories du genre pour déclarer que c'est « une supposition que, il y ait un sujet, mâle ou femelle. C'est une supposition que l'expérience rend évidemment intenable ¹¹ ». Cela veut dire qu'aucune loi naturelle (d'où les termes mâle et femelle) rend tenable la différence des sexes chez les humains. Il n'y a pas de représentants différentiels d'homme et de femme dans l'inconscient. L'homme, signifiant universel employé pour les deux sexes, est tellement parasité par le langage qu'il est radicalement coupé de tout instinct qui réglerait sa position sexuelle. Chacun doit s'arranger pour organiser la rencontre entre son organisme sexué et la subjectivation de son être, décider d'une option dite « d'identification sexuée ¹² », choix (l'option, symbolique) dans le discours de genre (identification, imaginaire) d'un sexe anatomique (sexué, réel). L'on voit que

s'attribuer un sexe relève d'une opération borroméenne et ce n'est pas si simple, comme l'écrit Lacan. « Qu'il surgisse donc hermaphrodite », suggère-t-il en 1960¹³, ce que le remarquable film *XXY* de Lucia Puenzo¹⁴ illustre.

Lacan est loin d'avoir ignoré la dimension d'aliénation qui pèse sur chaque individu (genré)-sujet (de l'inconscient). Il relève le poids des désignations de la « subjectivité de l'époque¹⁵ » pour chacun des sexes, générant la mascarade féminine et la parade masculine qui sont des sortes de jeu performatif des genres féminin et masculin.

À partir des années soixante-dix, il renouvelle radicalement la question de l'identité sexuelle avec l'affirmation que « la nature des choses [...] est la nature des mots¹⁶ » et que « l'homme et la femme, c'est d'abord affaire de langage¹⁷ ». À noter qu'il remarquait déjà en 1956 « que la raison de la dissymétrie (homme/femme) se situe essentiellement au niveau symbolique, qu'elle tient au signifiant¹⁸ ». L'enfant est formaté par le discours de l'Autre, représenté par les autres qui lui parlent. Garçon et fille sont pris dans un réseau de signifiants qui organise et conditionne leur rapport à la sexuation.

Il est patent que cela commence dès la petite enfance. S'il existe quelques rares signifiants universels pour désigner le sexe des garçons, il en existe une multitude, intime, pour désigner celui des fillettes. Donc déjà l'organe sexuel du garçon se parle en universel, celui de la fille en particulier. Le féminin est un point d'absence linguistique. Comment dialectiser ce qui n'a pas de mot pour le dire ? Freud répond en dégageant trois issues à l'Œdipe féminin : l'envie (du pénis et de ses attributs phalliques, le *penis-neid*), la maternité avec un enfant garçon de préférence, ou le désistement, le renoncement à tout désir (l'hystérie et son désir impossible).

Lacan répond par le *pas-tout*. Il y a dans la position féminine (qu'un homme peut occuper) une part de jouissance qui échappe à la règle phallique qui organise le discours jusqu'à maintenant. Les quatre formules de la sexuation correspondent à quatre options d'identification sexuée¹⁹. Lacan précise : une correspond à ce que nous appelons homme, une où apparaît le *pas-tout* correspond à ce que nous appelons femme, et les deux autres redoublent chacune de ces propositions ; ce qui fait qu'homme ou femme peuvent se ranger sous n'importe laquelle de ces formules.

$\exists x$	$\overline{\Phi x}$	$\overline{\exists x}$	$\overline{\Phi x}$
$\forall x$	Φx	$\overline{\forall x}$	Φx
$\$$		$S(A)$	
Φ		La	

Est-ce que l'extension quasi illimitée des identifications sexuelles, par exemple non-binaire, asexué, trans, *queer*, etc., pourrait s'y ranger ? C'est une question.

De fait, la psychanalyse demande à écouter la subjectivité de son époque pour entendre les éventuels effets psychiques liés aux modifications de la culture ambiante, des discours, des avènements du réel, et pour repérer les probables modalités de transmission de ce qui est l'élément organisateur de la structure et qui continue à s'appeler castration, ou manque pour désimaginariser, et qui s'écrit « Φx » dans les formules de la sexualité. La psychanalyse se laisse enseigner sur les nouvelles réponses au réel. Son extraterritorialité lui permet de se distancier de toute idéologie collectiviste des « pour » ou des « contre ». La psychanalyse propose une écoute au un par un, sans préjugé, sans présupposé. Elle n'a pas d'objectif militant, elle est d'abord une approche clinique de chaque sujet. Son éthique est ancrée dans la prise en compte de l'existence de l'inconscient et de sa fonction.

Question

Un discours non genré est censé ne pas produire de différence sexuelle. Mais un discours non genré est-il possible ? Cette révolution symbolique est appelée depuis plus d'un siècle par des féministes, elles-mêmes divisées entre essentialistes (il y a deux sexes) et culturalistes (le sexe est une construction sociolinguistique, cette tendance anticipant la théorie du genre). La déconstruction des discours vise une révolution symbolique en attaquant le langage lui-même par une féminisation systématique des mots. Il s'agit tout autant de produire du signifiant nouveau pouvant représenter la femme dans l'inconscient que de subvertir une langue dominante imposant ses schémas de pensée. Notons que l'idée date des *Précieuses*, XVII^e siècle, qui traquaient pour les supprimer les expressions du machisme ambiant et pour souligner les « trous » dans la langue qu'elles ont contribué à enrichir, usant de la métaphore pour créer des expressions nouvelles, par exemple « le mot me manque », qui exprime clairement la difficulté pour les femmes de trouver les signifiants qui parleraient d'elles. Freud les suppliait de le faire, mais il n'avait pas pris la mesure de l'impossibilité.

Et Lacan, le 17 mai 1977, dans *L'insu que sait de l'une-bévue*, s'interroge : « Pourquoi est-ce qu'on n'inventerait pas un signifiant nouveau ? [...] un signifiant par exemple qui n'aurait, comme le Réel, aucune espèce de sens. On ne sait pas, ça serait peut-être fécond ²⁰. » Ce serait un signifiant inventé, non reçu dans la batterie de l'Autre, et qui produirait du signifié.

Les signifiants débordent le réel. Il y a des indéterminations dans le sexe réel, biologique, anatomique qui s'étale sur une ligne continue. Par exemple, la très célèbre Lucie, trois millions d'années, australopithèque, se trouve désignée, selon des critères anatomiques différents et successifs, parfois de sexe féminin, parfois masculin, mais ça n'affecte en rien sa sexuation signifiée, elle garde définitivement son assignation de genre par son prénom féminin. Homme et femme sont des faits de discours, tout autre signifiant inventé, c'est-à-dire non reçu, pourrait produire un signifié nouveau – par exemple *iel*, un condensé de il et elle en français ?

Pour conclure provisoirement avec Lacan, « ce qui définit l'homme, c'est son rapport à la femme, et inversement. [...] nous nous trouvons d'emblée dans la dimension du semblant ²¹ ». Si on lit cette déclaration avec les formules de la sexuation, quiconque se range sous le signifiant homme ou le signifiant femme. Ce n'est pas une question d'identité de genre mais de repérage des différences que chacun traite comme il peut. Les semblants de genre sont là pour que, faute de rapport, il y ait rencontre possible. Faire la femme, objet cause de désir (semblant de *a* et non plus de phallus) ; faire l'homme, parade masculine qui n'est plus identification mais position de désir. Ou bien, encore...

Et qu'un enfant soit désigné, ou s'autodésigne, d'un côté ou de l'autre d'une catégorie sexuelle ne l'épargne pas d'avoir à faire le choix d'un corps sexué (ou non, car certain(e)s décident de ne pas choisir). La psychanalyse peut l'amener à traiter son malaise devant l'impossible harmonie des jouissances sans passage à l'acte dans la réalité.

-
1. ↑ G. Didi-Huberman, *Le Témoin jusqu'au bout*, Paris, Éditions de Minuit, 2022.
 2. ↑ Caroline Eliacheff et Céline Masson dans leur livre *La Fabrique de l'enfant transgenre* dénoncent un prétendu « droit à l'autodétermination » qui occulte et instrumentalise les souffrances des jeunes.
 3. ↑ J. Lacan, *Problèmes cruciaux pour la psychanalyse*, séminaire inédit, leçon du 3 mars 1965.
 4. ↑ Cité par l'Institut de santé américaine NIH.
 5. ↑ J. Butler, « La question de l'identification transgenre », *Revue du Champ lacanien*, n° 7, EPFCL-France, mars 2009, p. 116, 118, 123.
 6. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre V, Les Formations de l'inconscient*, Paris, Le Seuil, 1998, p. 358-359.

7. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VII, L'Éthique de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1986, p. 368.
8. [↑](#) J. Lacan, « Remarque sur le rapport de Daniel Lagache », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 682.
9. [↑](#) Conte de Grimm.
10. [↑](#) Voir <https://segm.org/>, qui donne les chiffres avec un graphique.
11. [↑](#) J. Lacan, *Les non-dupes errent*, séminaire inédit, leçon du 15 janvier 1974.
12. [↑](#) *Ibid.*, leçon du 14 mai 1974.
13. [↑](#) J. Lacan, « Remarque sur le rapport de Daniel Lagache », art. cit., p. 653. Lire aussi les développements dans les premières leçons du séminaire ... *Ou pire*.
14. [↑](#) Réalisatrice argentine.
15. [↑](#) J. Lacan, « Fonction et champ de la parole et du langage », dans *Écrits, op. cit.*, p. 321.
16. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Le Seuil, 1975, p. 68.
17. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIX, ... Ou pire*, Paris, Le Seuil, 2011, p. 40.
18. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre III, Les Psychoses*, Paris, Le Seuil, 1981, p. 198.
19. [↑](#) J. Lacan, *Les non-dupes errent, op. cit.*, leçon du 14 mai 1974.
20. [↑](#) J. Lacan, *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre*, séminaire inédit, leçon du 17 mai 1977.
21. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Paris, Le Seuil, 2006, p. 31-32.